

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 22

Artikel: Servons-nous nous-mêmes
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Servons-nous nous-mêmes.

— C'est une vraie misère, ma chère, on ne trouve plus de domestiques ! Jadis, les domestiques s'en allaient à droite et à gauche, en quête d'engagements ; aujourd'hui, c'est à nous de courir et de nous mettre à leurs genoux pour les supplier de vouloir bien nous accorder leurs services.

— Services qu'il faut payer au poids de l'or. Les exigences de ces demoiselles n'ont plus de mesure. Et, plus on change, plus augmentent les prétentions. A présent, quand on a une domestique, on la garde — si encore elle veut bien rester — eût-elle trente-six défauts !

Voilà ce qu'on entend journellement entre dames. C'est pour elles la grande question du jour. Il n'est guère que la question de toilette et de mode qui lui dame le pion. Et ce n'est pas chez nous seulement qu'il y a une « question des domestiques » ; elle existe partout.

Il n'y a pas très longtemps, l'Union française pour l'action morale avait ouvert une enquête sur ce sujet.

Les questions posées étaient les suivantes :

1° Y a-t-il vraiment une pénurie de plus en plus grande des domestiques ? — 2° A quelles causes faut-il l'attribuer ? — 3° Faut-il se réjouir du fait ou le déplorer ? — 4° Quels seraient les remèdes ? — 5° Quelle conception peut-on se faire de la domesticité dans la société future ?

Les réponses sont venues. Elles sont quelque peu contradictoires. En majorité néanmoins les correspondants de l'Union pour l'action morale croient à la « raréfaction » des domestiques. Les causes qu'ils en donnent varient extrêmement. Pour les uns, c'est la faute de l'instruction populaire. Pour d'autres, il faut attribuer cette « raréfaction » au fait que la jeunesse populaire acquiert de jour en jour un sentiment plus net de sa propre dignité.

M. de Cherville pense que tout le mal vient de la façon dont nous traitons aujourd'hui nos domestiques : nous ne respectons pas suffisamment en eux la dignité de la personne humaine.

Si les avis varient sur la cause du mal et sur les remèdes à y apporter, tous sont d'accord sur un point : le mal existe.

Que faire ? Prendre son mal en patience, répondent les trois quarts des gens. C'est ce qu'il y a de mieux, semble-t-il.

« Par suite de la difficulté croissante de se procurer des domestiques, dit M. Ch. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris, les célibataires d'abord, les gens mariés ensuite, seront forcés de recourir de plus en plus à la vie de club, de pension. »

Mais cela coûtera cher aux familles nombreuses, réplique-t-on ? Eh bien, ces familles resteront chez elles et trouveront facilement dans leur sein le moyen de suppléer à la disette de domestiques.

Les progrès immenses réalisés dans l'aménagement des maisons modernes facilitent bien la besogne. L'eau, froide ou chaude, la lumière, la chaleur circulent de la cave au grenier, à la

disposition de tous. Le téléphone nous met en communication directe avec nos fournisseurs, qui, au premier appel, nous apportent à domicile tout ce qu'il nous faut. Un ascenseur nous hisse, sans fatigue, de la rue au seuil de notre logis, si haut perché soit-il. Et tout ce qu'on peut encore attendre du progrès !

Il faut se résigner. Dans quelques années il n'y aura plus de domestiques. Apprenons donc, dès maintenant, à nous en passer. Servons-nous nous-mêmes. On n'est jamais mieux servi, assure un vieux dicton, qui s'est rarement trompé.

Les personnes assez extérieures pour vouloir encore des serviteurs devront y mettre le prix et se plier à leurs légitimes exigences. Elles y sont obligées déjà dans certains pays. En Angleterre et aux Etats-Unis, par exemple, on ne trouve plus de domestiques qu'à condition de leur donner un traitement qui nous effrayerait.

Nous ne parlons pas seulement des sept repas par jour, que réclament ces précieux auxiliaires, ni de l'inévitable thé de quatre heures. La domestique anglaise et américaine jouit par surcroît de la liberté de ses soirées ; elle dispose de son dimanche ; elle peut recevoir qui bon lui semble. On cite même certaines places où un salon lui est affecté pour recevoir ses parents, amies et amis et où une heure lui est réservée « pour étudier sur le piano de madame. »

Nous l'avons dit : servons-nous nous-mêmes. Le système aura ses inconvénients, sans doute, mais il aura aussi ses avantages. Qui sait ? ceux-ci finiront peut-être par l'emporter sur ceux-là.

Songez donc : Des rôtis toujours cuits à point, des mets bien mitonnés par madame ou mesdemoiselles qui, somme toute, ont plus d'intérêt encore que la domestique à ce que tout aille bien. Plus, ou presque plus de vaisselle brisée, plus de statuettes décapitées, plus de meubles écornés. Economies sur toute la ligne. Plus de ces brusques modifications de régime et d'habitudes, conséquence inévitable des nombreux changements de domestiques. Plus de scènes. Plus d'inquiétude pour madame, lorsque la bonne est jeune et folle. Plus de militaires ou de pompiers dans les armoires.

Et, du même coup, suppression des exploits chorégraphiques de l'anse du panier, revenue à des mœurs plus correctes, à son rôle naturel, que jamais elle n'eût dû abandonner.

Décidément, le nouveau système aura bien du bon. X.

Les crampons à la montagne.

Les crampons que les ascensionnistes fixent à leurs chaussures pour franchir sans danger les glaciers et les pentes recouvertes de verglas sont des engins d'une utilité incontestable et que tous les montagnards connaissent. Ce n'est pas de ces crampons-là que nous voulons parler ici, mais des êtres auxquels on a donné leur nom, parce qu'une fois qu'ils se

sont collés à vous, ils ne vous lâchent plus.

Si vous avez été quelquefois à la montagne, vous avez nécessairement été abordé un beau jour par un bon jeune homme, à l'accent tudesque, qui vous a poliment demandé la faveur de vous tenir compagnie. Cela lui étant accordé — à partir d'une certaine altitude, variable toutefois d'après les tempéraments, on accorde tout à la montagne — cela lui étant aimablement accordé, le doux jeune Allemand ne vous quitte pas d'une semelle. Vous le trouvez profondément ennuyeux, mais, résigné, vous le subissez du soir au matin, sans broncher. L'autre a mille raisons pour exercer jusqu'au bout son métier de mollusque, car il ne connaît pas les sentiers et se perdrait dans les régions désertes ; en outre, il n'a pas emporté de vivres, ce qui est à la fois moins lourd et plus économique ; enfin, il désire se perfectionner dans le maniement de la langue de Voltaire. De sorte que vous êtes excédé toute la journée par son commerce assommant, que vous lui servez de guide, que vous le nourrissez et lui faites par dessus le marché un cours de français. Et notez bien qu'en vous quittant, il sera persuadé que vous êtes son obligé. En l'appelant *crampon* dans le fonds de votre cœur, vous êtes indulgent.

Il y a une autre variété de *crampon*, c'est le professeur allemand. (Pourquoi faut-il qu'ils soient tous Germains ?) Celui-là a le moyen de se payer des guides ; il a le havresac bourré de victuailles et ne cherche pas autrement à prendre une leçon de français gratuite. Mais il ne va pas à la montagne comme vous, pour le plaisir de grimper, de se griser d'air léger, d'oublier l'atmosphère, le brouhaha et les tracasseries des cités. Il escalade des pics et des arêtes pour pouvoir dire qu'il a « fait » telle et telle cime. Il connaît les noms des montagnes mieux que tous les géographes. « Ceci, vous dit-il, en vous montrant de son alpenstock une sommité à peine perceptible, c'est le Piz Mundan ; cela, là-bas, c'est le Piz Ciavalatsch ; cette autre, tout à gauche, le Piz Bevers. » Quand vous en avez entendu ainsi des heures durant, vous avez beaucoup de peine à ne pas précipiter dans l'abîme ce *crampon* savant.

Il y a peu d'années, feu le professeur Duveluz, un amant passionné de la montagne, remontait, avec quelques amis de Lausanne, la vallée de Saas. Chemin faisant, nos excursionnistes furent rejoints par un *crampon* de l'espèce ci-dessus, dont, cela va de soi, il leur fut impossible de se débarrasser. Ce personnage, professeur dans quelque école d'Allemagne, venait aussi des Grisons. Il en avait escaladé tous les Piz et se plaisait à les énumérer, tout en se renseignant sur les nouvelles cimes qui se présentaient à ses yeux. A chaque instant, M. Duveluz, auquel il s'était plus particulièrement collé, devait lui désigner par leurs noms toutes les éminences de la chaîne des Mischabels.

On allait se mettre à table, lorsque l'insatiable *crampon* demanda encore une fois quels *piz* se dressaient au milieu de l'horizon.

A bout de patience, M. Duveluz lui cria :